

# Madagascar - mai juin 99

## Road book

Dimanche 9 mai - Orly Ouest (aéroport de Paris)

17h15 : on est pas encore parti mais un premier danger nous guette déjà. Ils sont vraiment accueillants ces malgaches. A l'aéroport, ils nous attendent à bras ouverts pour nous proposer d'embarquer leurs suppléments de bagages. C'est pas qu'on est méfiant, mais on veut pas d'emmerdes avec les terroristes. Alors, à la vieille, on lui a dit d'aller se faire foutre et de payer la taxe comme tout le monde.

Lundi 10 mai

On a mal dormi dans l'avion.

Deuxième aventure : l'avion a failli s'écraser au sol en pleine purée de pois chiches. Il a fallu que Malbin, notre commandant de bord, remette les gaz à fond les manettes. A la fin, les gros cons de français ont applaudi.

Après, les gros cons se sont bousculés pour sortir de l'avion et pour faire les visas les prims. Ça nous a pris une heure, ni plus ni moins que pour changer 5 malheureux voyageurs chèques. Entre temps, on s'était fait accoster par tous les chauffeurs de taxis de l'aéroport. D'ailleurs, l'aéroport, il fait un peu peur, et notre Boeing 747 corsair il fait un peu tache (une belle tache) au milieu des tas de rouille.

On a craqué pour une Renault 6 verte déguisée en taxi, qu'on sait ni comment elle roule, ni comment elle tient debout.

Là, on a eu un choc tellement la route qui nous emmenait vers le centre était pleine de belles promesses d'un voyage qui s'annonçait dépaysant.

La route pourrie, les maisons pourries, les caisses pourries, les gens pourris... bref tout pourri. Par contre, le paysage est trop méga top. Y'a des montagnes au fond, des rizières et des cultures un peu partout, au milieu desquelles se dressent des mini-villes et des cases construites à la va vite, sûrement dans la plus pure illégalité.

Les maisons sont pires que les voitures. Logiquement, y'a aucune raison pour qu'elles tiennent debout. But, j'oubliais qu'on est dans l'hémisphère sud et que les lois de la construction sont impénétrables.

Le long de la route, devant chaque maison, des individus guenillés et plutôt crades sur eux vendent à peu près n'importe quoi : deux fruits qui se battent en duel, des pièces détachées de machines qu'existent même plus, des bouts de ficelles, des morceaux de tôles... Y'a des coiffeurs, des couturiers, des soudeurs, des électriciens, des mécanos... tous les 10 mètres dans des ateliers miniatures.

Le chauffeur roule comme les autres c'est à dire n'importe comment. Déjà, il roule et c'est sans doute le plus surprenant. Arrivée en ville : putain quelle pollution. Des gaz d'échappement, des klaxons, des gens qui grouillent encore, des embouteillages de la mort - bienvenus à Tana.

L'hôtel Raphia, c'est notre hôtel. Propre, bien placé, un peu cher pour Madagascar, normal pour la capitale. Le personnel est super gentil et tout mou. Va falloir qu'on s'habitue.

Pas le temps de s'habituer. C'est de l'action qu'il nous faut. Alors on file droit dans la jungle tanarienne. Chef un beignet on a faim ! Tiens, un marché pittoresque avec ses étals multicolores, sales et pourris, avec sa puanteur et ses chiens errants. Juste comme il faut pour nous combler. On a en rêvé, Madagascar nous l'offre sur un plateau pourri. Vingt centimes le beignet et un franc cinquante l'assiette de riz garnie de viande bouillie. Olala, Olala ! Elle est propre l'assiette ? Merde, la fourchette qui tombe par terre, et quand je dis par terre, c'est bien de terre qu'il s'agit. Bizarre ce goût, étrange cette texture. Ils ont bonne mine les vieux aventuriers qui se prennent pour des malgaches. Non merci madame, répondent-ils à celle qui leur tend un verre d'eau marron avec des bouts pas très catholiques. S'agit pas de gâcher le voyage dès le premier jour.

On est parti explorer la ville. Mazette, on a pas été déçu. Quelle misère, et surtout, quelle misère. Et surtout, partout partout. Parce que des fois, dans les grandes villes, genre une capitale, y'a des quartiers pauvres, d'autres riches, y'a des petites épiceries, et des grands magasins, y'a des clodos et des cols blancs. Bref, y'a un petit brassage social. Ici, non. Le brassage, il est plutôt au niveau des couleurs de peau, des odeurs ou des bruits. A part ça, tout le monde est pauvre, comme ça y'a pas de jaloux et tout le monde est content.

En fait, ce qui se passe autour de nous est complètement indescriptible. Ça continue à grouiller partout mais on se demande ce que font tous ces gens. Ils transportent deux planches, trois tuyaux, un T-shirt, des bouts de bois... Ils glandent grave de grave sur les pas de porte, réparent tout ce qu'ils peuvent et vendent n'importe quoi. D'ailleurs, ils ont tous vendu leurs shoes. Faut pas qu'y s'étonnent après de marcher pieds nus.

On a pas croisé un seul touriste, ni une seule peau blanche de la journée. Pour autant, on s'est pas fait tellement agresser par les mendiants, les gamins ou les vendeurs. Sauf à l'entrée du marché artisanal où ça frisait l'arnaque, genre, " rentre là-dedans que je te dépouille mec ! " Le reste du temps, on s'est surtout senti observés et dévisagés, comme des bêtes de cirque.

Mais que cette ville est fascinante et fatigante. Heureusement il y a la gare, un havre de paix au milieu d'une fourmilière. J'ai jamais vu autant d'inactivité dans un hall de gare. A notre grand désarroi finalement puisqu'on comptait y prendre un train le lendemain. Apparemment, le train circule uniquement le week-end quand il veut bien démarrer. Tout cela n'empêche pas les malgaches de fréquenter assidûment ce lieu, pour chercher un peu de fraîcheur et une place assise. Bon courage car tous les bancs sont occupés.

Retour à l'hôtel - pause dodo - repos.

Vers 16h00, il nous restait environ 2 heures de soleil et on voulait en profiter pour visiter le Palais de la reine Machine III, quasiment détruit par un incendie politicocriminel en 95. Comme tout palais de reine qui se respecte, il est perché sur la

plus haute des sept collines qui constituent Antananarivo, la " cité des 1000 villages ". La montée très rude nous montre quelques maisons un peu plus cossues, un panorama magnifique, et nous offre à la vue des centaines d'écoliers et lycéens qu'on a l'air de faire bien marrer. C'est un peu lourd à porter cette couleur blanche.

- bonjour, c'est pour la visite de Palais de la reine Machine III ?
- oui, enfin euh, ben, je sais pas, euh...
- messieurs, dames, le Palais de la reine Machine III fut construit en tel date sous le règne du roi untel. A cette époque...

Plus moyen de faire demi-tour et d'échapper à nos trois guides. D'ailleurs, ce qu'ils racontent est plutôt intéressant. Paraît même qu'ils ont guidé Eric Cantonna et sa femme. Alors, ça calme ! A la fin ça nous a quand même coûté la bagatelle de 30000 francs malgaches (30 francs) après négociation ce qui constitue une belle somme. Bref, on s'est fait eu. C'est le premier jour et au moins on est prévenu.

Il fait noir. On redescend. On se lave et c'est pas du luxe. Resto et dodo. Première nuit à Madagascar.

Mardi 11 mai

On s'est levé tôt ce matin. A peu près à la même heure que pour aller bosser, sauf que là, on est en vacances. Mais on a bien fait pour trois bonnes raisons.

Primo on était réveillé et on aurait tort d'en profiter. Deuzio les journées sont plutôt courtes en cette saison. Troisio, aujourd'hui c'est taxi brousse et on sait jamais quand on part, et on sait encore moins quand on arrive.

Petit déjeuner dans la rue. Taxi en forme de 4L, direction la gare routière. On traverse un marché improvisé le long de la route, qui nous révèle l'étendue de la misère et du sous développement malgache (c'est pas péjoratif). Mais quelle ambiance et quelle densité. Et ça crie, et ça pue, et c'est coloré, et ça grouille toujours, et ça vend n'importe quoi, et ça cuisine, et ça répare, et ça bouchonne, et tout et tout...

A peine arrivé à la station, qui se trouve exactement au cœur de cette jungle humaine, on est immédiatement agressé par des rabatteurs de touristes et propulsé dans un minibus. On a pas le temps de dire ouf que nos bagages sont déjà sur le toit. Apparemment il ne manquait plus que nous car désormais le bus est plein et on devrait partir d'une minute à l'autre. Une demi-heure plus tard, ils ont quand même réussi à faire rentrer deux ou trois personnes de plus et on commence à partir. Première épreuve : quitter le marché en évitant les ornières et les gamins. Deuxième épreuve : la station service. Normal, ils pouvaient pas prévoir avant. Au bout de 10 minutes le chauffeur s'impatiente et va voir ailleurs. Contrôle des papiers par la police de la route. Un quart d'heure plus tard, nouvelle station service. Plus de gasoil. Demi-tour. 500 mètres plus loin, re demi-tour. Retour à la station. Toujours pas de gasoil. Tu métonnes, ça aurait été un furieux coup de bol que le gars se fasse livrer en si peu de temps. Bien essayé quand même. Retour vers la première station. Nouveau contrôle des flics. On fait le plein de gasoil. Cette fois c'est parti. Nouveau contrôle des flics. On sait jamais. Un panneau : Antsirabé 161 km. C'est bon ça ! On est parti depuis à peine une heure et on a déjà fait 8 bons kilomètres. A ce rythme, on devrait arriver demain dans la matinée.

Beuaahhhh, Beuaahhhh, Beuaahhhh !! C'est rien c'est la petite qui vomit.

Beuaahhhh, Beuaahhhh, Beuaahhhh !! C'est rien c'est sa sœur.

Beuaahhhh, Beuaahhhh, Beuaahhhh !! Sa mère. Elle triche pas quoi !

Ça fait vraiment chaud au cœur ces petites scènes de la vie quotidienne malgache. Et en plus ça sent super bon.

Petite escale ravitaillement dans un village où les habitants prennent le bus d'assaut pour nous vendre des beignets.

La petite famille n'aurait jamais dû se laisser tenter. Son estomac ne supporte pas bien la bouffe locale et c'est reparti pour un tour de sac plastique.

Nouveau contrôle de police.

Stop et halte au choléra ! Tout le monde descend. C'est l'heure de la prise de médicaments. Le gouvernement a mis en place un dispositif de prévention et un périmètre au-delà duquel les petites gélules rouges et noires sont distribuées gratuitement et obligatoirement. Fallait en avaler 3 d'un coup avec de l'eau qu'on sait même pas si elle est propre. Flo a tout mangé. Quel bel appétit ! J'en ai pris une et ça m'a suffit. Les autres c'est in the pocket.

La petite famille a continué à vomir tout l'après-midi. Les pauvres. Apparemment, c'est chose courante car ça n'a ému personne, ni les passagers qui faisaient mine de rien, ni le chauffeur qui continuait à rouler comme un fou.

Le mini bus croise un autre mini bus. On fait un échange standard de passagers et de bagages. Autant vous dire qu'on y a gagné au change. Des sièges confortables et plus d'odeurs de vomi. La raison de cet échange : un contrôle technique pas très catholique et un barrage de flics plutôt zélés.

On arrive à la station de taxi brousse d'Antsirabé où 12000 malgaches s'agrippent au minibus en hurlant des noms et des numéros. Merde, je crois qu'on est repéré. En fait, ce sont les pousse-pousseurs qui se battent pour nous conduire à notre hôtel. Après consultation, on en choisi 2 pas trop agressifs. Les pousse pousse nous conduisent à un hôtel correct et bon marché.

Après on s'est baladé à pied en repoussant les assauts incessants des pousse pousseurs.

Le soir, au resto, on retrouve tous les adeptes du Lonely Planet. Finalement, c'est pareil que le routard. Toujours est-il qu'ils sont vraiment lourds ces français. Même à l'autre bout du monde, il leur faut du vin rouge, un tournedos cuit à point, du pain à la française, un service impeccable... ce qui nous rassure, c'est qu'il y a encore plus rapiat que nous.

Mercredi 12 mai

Les pousse pousse nous attendent devant l'hôtel. Pas moyen de se défilier. Hélène nous concocte un petit déjeuner digne de ce nom et qu'on pensait pas pouvoir trouver dans ce bled. On choisit ensuite deux beaux VTT. Flo est hyper à l'aise et ça fait un peu peur en prévision d'une balade de 7 heures. J'espère qu'elle va pas se faire écraser : avec tous les slaloms qu'elle réalise au milieu de la route, les voitures ont du mal à l'éviter. Heureusement nous quittons rapidement la route pour une piste en terre rouge. Arrivée

au premier lac. Pas mal. On croise et on double beaucoup de monde. Où vont-ils, d'où viennent-ils et que font-ils ? En fait, nous avons perdu l'habitude de voir des gens à pied ou à vélo et c'est assez surprenant de voir toutes ces personnes qui ont l'air de se promener mais qui bien souvent vont travailler où se rendent à l'école. Chez nous, chacun possède une voiture, un tracteur et pour les gamins y'a le ramassage scolaire. Ici, on vit encore au moyen âge. C'est pas péjoratif, mais c'est déroutant. En plus, les malgaches aiment bien prendre leur temps et faire des pauses. Tout ça combiné nous donne l'impression que le temps ne passe pas de la même manière pour eux et pour nous. Y'a un mélange de travail et de nonchalance, de grouille humaine et de calme. Ce phénomène a quelque chose d'irréel et on se sent un peu décalé. Pas de panique car l'homme est adaptable dans des proportions étonnantes et nous n'allons pas tarder à remplacer la montre suisse par le diapason malgache. Les personnes que l'on croise ont vraiment des tronches d'enfer qu'on a envie de photographier. Mais ça fait un peu voyeur. Pour Flo c'est une marque de respect et une preuve qu'on les trouve beaux. Bref, pour eux c'est un honneur de poser devant l'objectif. le pire c'est qu'à quelques rares exceptions près, elle a raison la bougresse. Des mamans, des gamins, des familles entières, des pilotes de char à bœufs... tout le monde se prête volontiers au jeu. Mieux, je fini par laisser l'appareil en bandoulière et les plus hardis viennent spontanément nous voir pour participer à la séance de poses. Quelques uns nous demandent un cadeau en échange (plutôt rare) et d'autres nous donnent leur adresse pour recevoir la photo. C'est de bonne guerre.

Soudain c'est l'accident bête. Mon VTT rend l'âme à mi parcours. Je pédale dans la semoule à 12000 tours minutes mais j'avance pas d'un poil de zébu. Les malgaches très serviables essayent de faire redémarrer la bête en versant de l'eau sur les pignons mais, Ô surprise, ça ne donne rien. Tu m'étonnes. Demi-tour et dommage pour le reste de la belle balade.

Retour à pied - arrêt bouffe à Antsirabé, assis par terre dans la rue, incognito, à la malgache. Le loueur de VTT nous rembourse une demi-journée de location. Honnête. On décide d'aller à Bétafo en taxi brousse. Négociation acharnée avec le pousse pousse pour aller à la gare routière. En fait c'est super loin et ça fait que monter et descendre, et surtout monter. On va le tuer. Par pitié, je descends dans la côte, mais pour ne pas l'humilier, Flo reste à bord. Putain c'est vraiment loin, et en plus les routes sont déchirées graves. La gare routière ressemble à une casse auto version décharge. Côté confort c'est nul, mais côté pratique c'est top. On trouve tout sur place : les caisses pourries (en fait ce sont les taxi brousse), les pièces de rechange et les mécanos. Au fin fond de la casse, une 504 break familiale qui tient encore debout par l'effet du saint esprit nous tend ses sièges défoncés. Seulement 20 minutes plus tard nous décollons. On se demande comment ça peut rouler un machin comme ça. D'ailleurs on tombe en panne au bout de 100 mètres. En panne sèche, c'est rigolo. Le chauffeur revient 5 minutes plus tard avec 1 litre d'essence. La 504 redémarre et s'arrête 20 mètres plus loin. Un mécano ausculte le moteur et la 504 repart. 100 mètres plus loin, on fait le plein à la station service. Finalement, le chauffeur décide de mettre 4 litres, juste de quoi faire les 26 km qui nous séparent de Bétafo, on sait jamais, des fois que le prix de l'essence chute dans l'après-midi. A peine débarqué à Bétafo, nous repérons une route qui file vers la campagne. Les paysans font sécher le riz au soleil du bitume et c'est pas

crade du tout. Les malgaches sont trop gentils, ils nous disent tous " bonjour, comment t'appelles tu ? " Alors on répond tous les trente secondes " Bonjour, je m'appelle Yves et Flo ". les gamins nous emmènent voir les rizières et les cascades en slalomant à travers les cultures, en franchissant les gués, en saluant tous les paysans au travail. Nous sommes au cœur du grenier à riz malgache. Balade très chouette et super jolie. A la fin on donne quelques piécettes aux gamins.

Retour à Antsirabé en taxi brousse qui 1) part dans la seconde 2)n'est pas bondé 3)ne tombe pas en panne. C'est louche.

Bouffe chinoise au gigantesque hôtel impérial.

Jeudi 13 mai

Antsirabé - Fianarantsoa

Les pousse pousse sont encore là. Chargés comme des baudets, on hésite pas longtemps. Surtout qu'on sait pas où est la gare. Petite escale au salon de thé Hélène, grande prêtresse de la crêpe à la confiture de fraise. A la gare, nouvelle agression des rabatteurs/chauffeurs de taxi brousse. Merde y' déjà plein de français et que des 504 pourries. Soit disant, c'est les deux dernières place de la journée et si on les prend pas on est mal. Heureusement que rabatteur n°2 nous indique un minibus qui part dans  $\frac{3}{4}$  d'heures. Il est 9h45. A midi on décolle. Faut aller chercher un gros con de français à son hôtel. Arrêt à la pompe. On fait le plein. Arrêt à l'hôtel. Il est pas pressé le frenchy avec ses ray ban de mes couilles. Nouvel arrêt à la pompe pour finir de remplir le réservoir. Nouvel arrêt à la gare routière. On fini de bourrer le minibus. C'est parti. Il doit être au moins 13 heures et on a 240 km à parcourir.  $\frac{3}{4}$  d'heures plus tard, on fait une pause, ils rentrent tous dans le resto mais nous on a pas faim. On vient de s'enfiler une génoise de 500 g.

La route est belle, le paysage est beau, le voyage est beau, sauf :

1. la musique à fond qui nous casse les couilles
2. le gars derrière qu'arrête pas de crachouiller et de molarder par la fenêtre.

Le chauffeur commence à s'énerver. Il sent qu'il arrivera pas avant la nuit. Et il en veut à la terre entière. Surtout à ces pauvres paysans qui rentrent des champs en marchant le long de la route. Avec la nuit, c'est 10 fois pire. Primo, on voit plus les gens et on les écraserait qu'on s'en apercevrait même pas. Deuzio, il arrête pas de coller le gars devant lui. Troizio, il met juste les veilleuses pour économiser deux gouttes d'essence. Enfin on arrive. La ville a l'air importante. Ça grouille toujours. On est attendu par un rabatteur de l'hôtel " Idéal " qui apparemment fait bien son boulot puisque nous y prenons une chambre.

Vite fait on mange un croc au boui boui d'à côté. On fait expret d'éviter le resto du Lonely Planet mais on doit pas être les seuls à feinter. Y'a déjà deux gringos, plus trois qui nous rejoignent. Ce resto local est sûrement recommandé par le Routard !

C'est là que les ennuis de Flo ont commencé. La douche est dans les chiottes et les chiottes sont puants. Alors forcément ça sent moyen. Flo s'énerve une première fois. Pour se détendre l'anus, elle décide d'aller chier. Mais décidément ça pue trop, y'a pas de lumière et les chiottes sont bouchés. Flo s'énerve une deuxième fois. Pour se relaxer, Flo

va se coucher. Mais l'hôtel est 10 fois trop bruyant, puant et grattant pour Flo. Décidément, y'a rien qui va.

Vendredi 14 mai

Il était dit qu'on changerait d'hôtel mais celui là ou un autre... Finalement on quitte le centre ville et on grimpe doucement sur les hauteurs. Très vite nous sommes à la campagne et c'est maxi reposant. Plus de bruits, des odeurs de fleurs, de sous bois, des couleurs, des papillons, une piste en terre rouge... Nous croisons des gens plus gentils les uns que les autres qui nous parlent de leur village, de la nature, de leur histoire. Sur la route on s'improvise photo amateur de papillons multicolores. C'est sûrement pas ce qu'il y a de plus facile à cadrer, surtout avec un objectif 35-70.

La piste mène à la léproserie tenue par sa sœur Marie Thérèse des Batignoles qui nous dépasse en 4x4 à 200 à l'heure. Tient, elle aurait troqué son Solex ? Y a-t-il encore des lépreux ? la lèpre est-elle contagieuse ? Si oui à quel degré ? Va-t-on s'en sortir ? Nous achetons des clémentines au lépreux. Nous sommes toujours vivants. Et le matou revient le jour suivant !

De retour à la ville, nous grimpons directement sur les hauteurs, pensant trouver un peu de fraîcheur à l'ombre de l'église, de quoi se restaurer et se désaltérer dans une gargote. Que néni. Grimper nous use définitivement et ô comble ça pue grave les déjections humaines. Au sommet, pile poil en face de l'église, un vieux sage à la bouille sympathique nous souhaite la bienvenue et entame une discute. Encore un de ces guides autodidactes qui va essayer de nous soutirer quelques billets. Mais celui là a l'air particulièrement gentil. Il nous emmène dans son jardin, nous présente ses plantations (café, avocat, mangue, vigne, bananes, tomates...) et commence à nous narrer dans un français plus que correct avec sa voix de petit vieux, l'histoire de Fianarantsoa. Ensuite, nous visitons le sommet de la haute ville qui domine l'immense "cuvette". il nous indique chaque site important et l'accompagne d'une anecdote. On visite aussi l'école. c'est l'heure de la récré et les instit' sont fiers de poser devant l'objectif. Pour le remercier, et parce qu'il s'en accommodait bien, on lui laisse une petite rétribution bien méritée. Avec sa bénédiction, nous redescendons vers l'hôtel et la basse ville où quelques victuailles nous attendent.

Samedi 15 mai

6 h du mat le réceptionniste nous réveille.

6 h 40 nous entrons dans une gare déjà bien remplie, surtout de touristes, accrochés aux premières places pour acheter les billets. En fait, cette place n'a rien de stratégique compte tenu du manque total de civisme des malgaches.

Aujourd'hui, nous prenons le petit train ripou en direction de Manakara, au bord de l'océan Indien, sur la côte Est de Madagascar.

Horaires officiels : vente des billets à partir de 6 h 30 et départ du train à 7 h 00. Il paraît qu'on a beaucoup de chance et que d'habitude c'est 10 fois pire : vente des billets à 7 h 45 et départ du train à 8 h 30. Des fois il quitte la gare vers 15 h 00.

On se la joue malgache, en 2<sup>ème</sup> classe. C'est comme la première, un peu moins cher, un peu plus pourri, un peu plus puant et bondé. De toute façon, vu l'état du train, ça n'a pas beaucoup d'importance. Deux vieilles loco en tête crachant une bonne vieille fumée noire de gasoil. Derrière, quelques wagons de marchandise, style Auschwitz, puis trois wagons de voyageurs, en bouts de tôles soudées et ressoudées, rouillées et ondulées par des années d'entretien malgache. On est assis entre les gamins, les paniers à salade, les sacs de riz, les mamans qui donnent le sein et les jeunes qui se prennent pour les maîtres du train.

Le tain est un événement à la fois pour ceux qui l'empruntent que pour les villages qu'il traverse. Pour de nombreux habitants, c'est le seul lien avec la ville, le seul moyen d'acheminer leur récolte vers les marchés, le seul moyen de faire ses courses. Pour d'autres c'est l'occasion de vendre aux voyageurs beignets, fruits, viande, poissons... chaque arrêt donne lieu à de belles bousculades pour entrer et sortir du train, le premier si possible, et s'en se soucier des autres de préférence.

Les manœuvres de chargement et déchargement s'apparentent à des missions de la plus haute importance où chacun a son mot à dire mais où le propriétaire du sifflet reste le grand chef. On se demande d'ailleurs quel est l'objet des manœuvres, si ce n'est pour la beauté du geste, car après 15 minutes de marche arrière, d'aiguillage, de marche avant et de sifflet, on se retrouve exactement dans la même position. Le train roule entre 15 et 60 km/h, pollue comme c'est pas permis, surtout dans les tunnels (on sent bien l'odeur du gasoil), crisse des plaquettes de frein, et sautille en permanence sur des suspensions à lame antédiluviennes. Cette vitesse exceptionnelle nous permet d'admirer le paysage quand la fenêtre n'est pas encombrée par d'autres voyageurs un peu envahissants, ou masquée par un surplus de végétation.

A la fin, le voyage commence à se faire long. Quasiment 10 heures de roulis, de tangage, de mauvaises odeurs... Ouf, on aperçoit la mer.

A la gare, grosse bataille de pousse pousse. Les places sont limitées et les premiers arrivés seront les mieux servis. Heureusement, tous les touristes suivent les conseils du Lonely Planet et s'entassent dans l'hôtel de Manakara. Rien à foutre du Manakara. On veut notre bungalow à deux pas de la plage et on l'aura. Petite cabane en bois, bambou et paille posée au bord de la lagune, vent dans les palmes, grondement de la mer... On est pas trop mal tombé. En plus, le cuisto prépare des bons petits plats réunionnais et distille une vingtaine de rhums arrangés aux fruits exotiques... je vous dis pas. Avant de se coucher, on compte les étoiles, tandis que la mer nous chante une berceuse. Ce soir on va bien dormir.

Dimanche 16 mai

Lever avec le soleil. Promenade sur la digue. Arrosage par vagues déchaînées. Baignade dans l'océan indien. Séchage sous soleil torride. Petit déjeuner en terrasse



avec vue sur la mer. Balade le long de la plage déserte. Plantation de caca sur la plage déserte. Rencontre des piroguiers pêcheurs de langoustes. Retour par l'intérieur.

Bouffe en terrasse avec vue sur la mer. Digestion au soleil. Bain d'océan indien. Ça fait du bien. Le sable, c'est bien. Visite du village à la recherche désespérée de cartes postales pour nos amis les français. Pas de chance, on est dimanche. Petite sieste pour bien finir l'après-midi et se mettre en appétit. Gros dîner Misao. Observation de la carte du ciel avant gros dodo. Orage au sud se rapprochant lentement avec son lot d'éclairs.

Lundi 17 mai

L'orage nous a frappé de plein fouet cette nuit. Grosse pluie et vent violent. Paraît que c'est une tempête tropicale et que c'est rare pendant la saison sèche. Plus de peur que de mal, les bungalows sont encore debout.

La journée est à l'image de la nuit. Venteuse et humide. On décide quand même de faire un tour en pirogue sur le canal du Penganal. On s'est dit qu'une journée en pirogue avec pause le midi pour bouffer dans un bon petit resto, ça pouvait être sympa. Au début, c'était effectivement sympa. On rame au milieu des nénuphars, des oiseaux multicolores et d'un tas de plantes dont les noms nous échappent mais qui n'échappent pas au ravissement de notre rétine. Au bout d'une demi heure, ça devient déjà monotone, le canal est rectiligne et le paysage n'évolue pas des masses. En plus, on se prend des grains humides tous les 5 minutes et c'est vraiment super agréable. Finalement, au bout d'une heure, on demande au piroguyer de faire marche arrière, surtout que dans l'autre sens, on se tape le vent de face et il faut ramer deux fois plus. Et le pire, c'est qu'on a mal au cul grave de grave. Bref, au bout de deux heures et demi on est pas fâché de retrouver le plancher des zébus. On se demande ce qu'aurait donné la descente de 3 ou 4 jours entre Mandivajo et Monroundave.

L'après-midi c'est carte postale. Chose promise, chose due. Mais le plus difficile, c'est pas de les écrire, c'est de les trouver. Ça nous a pris plus d'une heure d'arpentage de rues de Manakara. Côté bouffe, on a également bien assuré : un hostely malgache pur cru local ou on a compris notre malheur. Trois bouts de viande qui se battent en duel dans un bouillon de graisse, une gamelle en plastique avec dix fois plus de riz collant qu'elle ne peut en contenir, des bols d'eau avec des feuilles qui donnent un méchant goût d'artichaut. On a vraiment trop bien bouffé. Et je vous parle pas des beignets, frais de la veille... Mais les cartes postales sont écrites. C'est bien là l'essentiel.

Mardi 18 mai

Finis le bungalow sous les cocotiers au bord de la mer. Aujourd'hui on décolle à huit heures et le mini-bus vient nous chercher. Tout est réglé comme du papier à musique. Mais il y a un hic. Nous sommes à Madagascar et à 10h00 le bus ne donne toujours pas signe de vie. Embarquement pousse pousse immédiat en direction des taxi brousse. A la station, pas de mini-bus, juste un bâché complètement vide qui se morfond sur son sort et se languit de l'arrivée de voyageurs potentiels et hypothétiques. Y'a plus qu'à

attendre. Mais Flo ne l'entend pas de cette oreille et décide qu'on va faire du stop sur une route où il ne passe pas plus de deux ou trois voitures à l'heure. On doit avoir beaucoup de chance car au bout de 15 minutes, un superbe camion orange nous propose de grimper à l'arrière, moyennant une petite contribution financière. Ça roule ! Sauf qu'à l'arrière, y'a déjà des paniers d'oranges, des cages à poules, un tas d'autres trucs, et surtout une maman, son gamin, deux jeunes filles, un jeune homme, un homme, deux militaires, un autre jeune homme et maintenant Flo et Yves. On peut même pas s'asseoir. Rapidement, les hommes en arme descendent avec une autre personne. On va pouvoir s'installer, assis sur des sacs de jute et adossé aux paniers tressés remplis d'oranges et de clémentines. La route défile derrière nous, livrant tous les 50 mètres sa collection de trous plus ou moins larges et profonds que le chauffeur négocie avec plus ou moins de dextérité, nous projetant plus ou moins haut et les uns contre les autres. C'est moins confortable mais au combien plus convivial qu'un minibus.

Rapidement, Flo vire au vert. Cette poussière, cette promiscuité, le tangage, le roulis incessant et surtout les bonnes odeurs de volaille ont eu raison de son petit cœur sensible et de son gros estomac fragile. Flo passe à l'arrière respirer l'air pur et les vapeurs de gasoil. Ça va passer, ça va passer ! En tous les cas ça fait bien rire les malgaches. Pour se faire pardonner, ils partagent une noix de coco avec nous. Ils ont pas grand chose pour vivre mais c'est toujours de bon cœur qu'ils nous en font profiter.

Ça n'a pas l'air de les gêner toutes ces secousses, et puis ça n'avance pas mais c'est bien comme ça. Et si on leur demande combien de temps il reste, ils répondent 4 heures. Et deux heures plus tard, il en reste trois. Et ainsi de suite. Leur temps s'écoule environ deux fois moins vite que le nôtre. Et encore, je suis gentil, si l'on considère les 7 heures de route pour faire moins de 200 km. On arrive péniblement à une moyenne de 30 km/h.

J'oubliais de vous dire que la femme au bébé avait beaucoup de classe naturelle et un type éthiopien charismatique. Et qu'une des jeunes filles était plutôt pas mal, mais un peu trop amoureuse des ses poules.

Le camion nous dépose enfin. Il fait nuit depuis bientôt une heure. Nous rejoignons " manja Hotel " où un petit bungalow tout mignon et un repos mérité nous attendent.

Mercredi 19 mai

Pas de doute, la nuit fut bonne. Le petit déj' aussi. Aujourd'hui, on visite notre premier parc en compagnie de Rolland, notre guide écotouristique spécialiste de la faune et de la flore malgaches. Mais ne comptez pas sur moi pour vous répéter les noms de ces espèces aussi bizarres qu'étranges, voire même drôles et parfois rigolotes. On a fait une balade de 4 heures 30 dans la forêt tropicale humide, croisé la route de 3 espèces de lémuriniens, observé 4 variétés de caméléons nains et vu toutes sortes de fougères, bambous, palmiers, orchidées, insectes, sangsues, araignées, fleurs, quelques oiseaux et deux beaux lézards verts. Après, on a très mal mangé (du gras de porc noyé dans des

fibres végétales écoeurantes avec du riz qui colle), acheté des fruits exotiques et glandé dans le village.

On a dit bonjour à Kiki, le pauvre lémurien retrouvé on ne sait où et maintenu en captivité faute d'autre solution. On profite du cadre et du calme. C'est bon de ne rien faire.

Après, on a mangé nos fruits au bord de la rivière et on a continué à glander. Après, on a bu l'apéro. Après on a mangé et après on a dormi.

Jeudi 20 mai

Tranquille, on visite le centre d'interprétation de l'environnement et de la culture malgache. C'est plutôt bien foutu. Après, on est un peu fatigué, alors on va dire bonjour à Kiki avant de faire une sieste. Flo se laisse aller tandis que je pars en repérage vers le parc. Ce soir, on a prévu une visite nocturne pour observer le plus petit lémurien du monde et le Fousa, un mammifère carnivore.

On se retrouve au petit village des guides. Alphonse nous accueille, il est rond comme un ballon, les yeux rouges explosés et une haleine pas toute fraîche. D'ailleurs, ses collègues sont à peu près tous dans le même état. On fait une série de photos des habitants, des gamins, des guides... on leur enverra c'est promis.

Après, on a fait quelques emplettes au magasin de souvenirs artisanaux confectionnés par une association locale de villageois. C'est direct du producteur au consommateur et la vente des objets procure un revenu supplémentaire aux paysans qui n'ont plus besoin d'exploiter les richesses de la forêt humide. Nous sommes en plein écodéveloppement. Voici d'ailleurs quelques mots sur le projet écotouristique du Parc National de Ranomafana : la ville de Ranomafana en collaboration avec l'ANGAP (Association National pour la Gestion des Aires Protégées) et d'autres associations travaillent en étroite collaboration avec le parc. Ainsi, la moitié des entrées du parc permet de financer des micro projet de développement pour aider les paysans et les habitants. Le magasin de souvenirs en est une illustration. Il existe également une formation de guide nature dans les villages pour former des habitants locaux. Le musée d'interprétation sur l'environnement permet de sensibiliser les habitants au respect de leur environnement et à la protection du milieu naturel.

Après les souvenirs, on file à l'entrée du Parc pour la visite nocturne. On démarre vers 17h00 avant la tombée de la nuit. On arrive là haut en une demi-heure. Rolland écrase de la banane sur les branches pour attirer les bêtes. Rapidement, un museau pointe le bout du museau. C'est la bête carnivore qui vient nous faire coucou. Arrivent les micro lémuriens. Le coup de la banane est infaillible. C'est rigolo, on dirait des mini écureuils en forme de lémurien. Après on a eu la visite des touristes, 2, puis 4, puis 8... Chacun avec ses morceaux de viande fraîche pour attirer les bestioles. C'est sympa mais on se croirait un peu au zoo de Vincennes au nourrissage des fauves. On descend les premiers, de toute façon y'a rien d'autre à voir. Après, on file à pied vers le village. un 4x4 nous embarque jusqu'au " Domaine Nature ", la grande classe : tout le monde est aux petits soins pour nous rendre le dîner top moumoutte : bougies, cacahuètes, service impeccable, présentation nickel, bouffe excellente... Bref, ça vaut le détour.

Vendredi 21 mai

De Ranomafa à Ambalavao

Petit déjeuner, sac à dos, contrôle des papiers par la police de la route. Ça tombe bien car nous sommes à pied, quoique sur la route. Faut bien se donner un légitimité.

Il est 9h00. le prochain taxi brousse ne passera pas avant 11h00. on se fait téléporter par un 4x4 qui nous dépose à Fianarantsoa quelques heures plus tard, le temps de 2 ou 3 détours, et de franchir en plus d'une heure et demi, un tronçon de piste complètement défoncé.

A la station, les chauffeurs de taxi brousse nous agressent encore et toujours prétextant que c'est encore et toujours le dernier véhicule de la journée. Après un mauvais gueuleton, nous grimpons, je sais toujours pas comment, dans le bâché. Et je sais pas non plus comment on va faire pour rouler. Avec le chauffeur et ses boys, on est 20 dans une espèce de mini pick-up bâché prévu pour 11 personnes. Conclusion : le corps humain est étonnamment compressible. Heureusement que la route est clean et que le trajet de 56 km dure à peine 90 minutes. Un exploit.

Nous arrivons à Ambalavao dans l'après-midi. Impeccable pour passer à la banque et changer quelques travellers. Ah bon, y'a pas de banque et il nous reste à peine l'équivalent de 100 francs pour passer le week-end. Ah bon, lundi c'est la Pentecôte et mardi la fête de l'Organisation de l'Unité Africaine (OUA). Pas de banque avant mercredi, on est mal les gars, on est mal ! C'était pas prévu mais on va devoir faire un petit crédit à l'hôtel et scotcher dans ce trou paumé pendant 5 jours. Mais qui sait si ce contretemps imprévu dans notre planning ne va pas être à l'origine d'événements drôles voire même rigolos.

En tous les cas, les quelques personnes qui nous accueillent, en l'occurrence les guides, ont l'air plutôt sympas, tandis que l'hôtel agréable offre un confort confortable. Ouf, on devrait s'en sortir, mais tout juste...

Samedi 22 mai

On va faire avec les moyens du bord. Genre, économie, économie. Le petit déj', c'est nous qu'on le confectionne et qu'on le mange dans la rue. On fait 10 fois le tour du marché pour trouver pain, beurre et confiture. On mange sur la place du village sous ses regard ahuris des malgaches. Après, on décide de faire quelques visites mais sans l'aide des guides, histoire de garder nos maigres économies en cas de force majeure. C'est là qu'on se rend compte que les guides sont utiles. On essaye de se faire comprendre pour trouver l'élevage des vers à soie. Allez faire comprendre ça à un malgache qui ne parle pas un mot de français. C'est pas marqué dans le dico " élevage du vers à soie ". bref, on nous indique un site à 3 km de la sortie du village sur la route du sud. Il fait une chaleur à crever et on est pas loin de passer à la trappe. La police de la route nous confirme la route de la soie et nous arrivons bientôt à l'entrée d'une sériculture expérimentale. Personne en vue, ni cultivateur, ni éleveur, ni vers à soie. Juste deux malgaches qui ne comprennent pas notre charabia et quelques jeunes arbustes plantés de manière très

scientifique. Nous apprendrons plus tard que ces arbustes sont des mûriers dont les feuilles sont très appréciées par l'appareil à filer du vers à soie. On est donc pas tout à fait au bon endroit mais quand même sur la bonne piste. La quête du Graal continue.

Heureusement, un toit de paille et quelques bancs nous tendent les bras pour une sieste réparatrice.

A peine rentrés au village nous croisons un homme charmant et à priori normal, mais qui se présente comme le PDG du parc semi-privé d'Ambalavao. Il insiste bien sur le mot PDG : Président Directeur Général. Apparemment nous avons affaire à un personnage de la plus haute importance. Après s'être bien présenté, il nous invite chez lui. Chouette, on va visiter une maison malgache, et en plus pas n'importe laquelle, la maison du PDG. Chouette, sauf qu'il veut aussi nous montrer les deux lémuriens qu'il a soit disant recueilli pour mieux les soigner (PDG et en plus vétérinaire), tout comme il a recueilli deux tortues d'espèces protégées pour les montrer aux touristes pressés qui n'ont pas le temps d'aller les observer dans les réserves (PDG, vétérinaire, braconnier). Au début, c'est rigolo, les enfants, le village, les lémuriens qui viennent manger sur l'épaule des enfants, la maison, la petite conférence historique sur Ambalavao, les traditions, les tombeaux... On a même droit à une démonstration musicale singulière et unique puisque Prosper, PDG, vétérinaire, braconnier et historien, est aussi auteur, compositeur, interprète et inventeur d'un instrument de musique original à défaut d'être mélodieux. On a même dû l'accompagner au tambour tandis qu'il forçait sa femme à chanter et à nous souhaiter la bienvenue en français sans accent.

Alors, il a commencé à nous gonfler grave. Et il arrête jamais de parler, et il sait tout, et il a tout fait, et il est responsable de tout, PDG par ci, Président pas là, prof par ci, politicien, sociologue, artiste, naturaliste, guide, organisateur et opportuniste. Normalement, on devait même faire une petite balade avec lui : visite du parc, ascension, de la montagne aux tombeaux et baignade dans la rivière. Sauf que quand il a appris notre situation financière, il a eu beaucoup de mal à masquer son désappointement. Bon, Prosper tu nous lâches. D'ailleurs, fait pas chier, on s'en va, ciao. Ben v'la ti pas que Flo lui demande si y'a des ananas au marché et qu'il décide de nous accompagner et qu'en route il s'arrête tous les 20 mètres pour parler à ses potes et au passage nous montrer qu'il est l'homme clé du village.

Y'avait pas d'ananas et on a acheté des clémentines. Après on a mangé une soupe à l'hôtel. la soupe de 15h00 après une marche au soleil, y'a rien de tel pour se requinquer. Le reste de la journée est sans intérêt vu qu'on a glandé avant d'aller se coucher à l'heure des poules. Jamais on aura autant dormi qu'à Madagascar. Et c'est pas pour déplaire à Flo.

Dimanche 23 mai

On a mis de côté la sortie avec Prosper. On lui a préféré un petit guide local et ô combien sympathique. C'est un rigolo qui veut venir en France éradiquer la vache folle en éliminant la vache qui rit tellement qu'à la fin elle devient folle.

Après l'attente légale du guide et la traditionnelle séance de taxi brousse, on arrive en vue de la réserve. Des malgaches sortis de nulle part nous rejoignent et nous emboîtent le pas. Ce sont les pisteurs, des fois qu'on se perdrait.

Le guide est un naturaliste très aguerri qui nous fait profiter de son savoir en nous indiquant par des noms savants latins le nom de chaque espèce animale et végétale. Nous sommes au cœur d'une forêt sèche abritant 1600 lémuriens, 3 espèces différentes dont la plus connue, le Maki Catta, le petit gris à la queue rayée noire et grise. Un ficus géant en vue et dans les branches une bande de ces drôles de primates. On s'installe pour une première observation. Un deuxième ficus encore plus géant et dans ses branches une deuxième bande de furieux qui nous accueillent avec tous les cris qu'ils ont appris par cœur. Y'en a trois : le cri de conversation (un coup de langue contre le palais répété à plusieurs reprises) - le cri d'amour (un cri assez bref qui attend une réponse du partenaire et qui monte progressivement en intensité sonore) - et le cri d'alerte pour prévenir du danger des vazahas envahisseurs (un petit cri strident et violent, répété très rapidement une dizaine de fois et repris en cœur par toute la bande comme pour faire peur).

Au bout d'une demi-heure, toujours pas lassé de ces curieuses bestioles, on décolle quand même car l'ascension folle et verticale nous attend. Ça commence tout doux puis rapidement ça s'incline si bien qu'à la fin on marche à quatre pattes pour ne pas se casser la margoulette. Surtout que le soleil cogne à toute allure et que Flo est prise d'un malaise vertigineux qui lui brouille la vue et lui tourne la tête. Heureusement, les pisteurs sont aussi de bons gardes du corps, qui bon en mal en parviennent à hisser le cadavre desséché de Flo jusqu'au sommet. Après, y'a plus qu'à la foutre au fond d'un bon vieux tombeau puant et humide, et à laisser les méchants piller sa dépouille.

Sur ce, la vue est superbe et les pisteurs nous quittent. On sait pas comment ils vont redescendre mais là c'est pas notre problème, chacun sa merde. Nous on file vers l'Ouest.

Paysage semi-lunaires, nombreux tombeaux nichés dans les orbites naturelles des falaises (comment faisaient-ils pour y acheminer les morts ? Mystère et boule de gomme). Flo est contente, c'est presque plat. Avant d'entamer la descente de l'autre côté, Adrien nous présente ses potes, les Aloes avec pleins de noms latins à la queueleuleu et une caméléone un peu excitée, va cueillir des goyaves pour qu'on reprenne des forces et c'est déjà pas mal. La vue Ouest est pas mal non plus.

Nous arrivons dans un mini village où un Monsieur tente de sauver un jeune zébu en le gavant de riz à la petite cuillère. Bon courage.

Sur la route, nous croisons une bande de footballeurs qui veulent m'enrôler pour la simple et mauvaise raison qu'on est champion du monde. Faudrait peut-être qu'ils me voient jouer ?

Lundi 24 mai

Visite de l'élevage du vers à soie.

On file vers la super fête des 10 ans du lycée d'Ambalavao.

Paraît que ça va donner grave.

C'est vraiment merdique comme fête. On dirait une mauvaise kermesse avec des jeux moyennement passionnants et de la musique très casse-couilles.

Il doit y avoir un steak concert avec étripage de zébu en direct live. Mais l'heure malgache a des horaires que nos horloges ignorent. Bref, on en a ras le fion d'attendre le zébu et on se casse sans demander notre steak.

Pour la peine, on file direct vers le vignoble.

La route est longue, le soleil fait son zénith à lui, la chaleur est accablante... Pas un coin d'ombre en vue et on arrive assoiffé de boire. Le vieux Monsieur qui nous accueille l'a bien compris et nous offre une dégustation de ses derniers crus. C'est pas gégène mais ça fait du bien aux tuyaux par lesquels ça passe.

Le vieux Monsieur est adorable. C'est un français né au pays qui a monté sa petite affaire familiale et qui ma foi se porte pas trop mal. Du haut de ses 73 ans, il doit doper l'espérance de vie malgache d'au moins un point. Comme c'est lundi de Pentecôte et que tout le monde est en week-end, il nous propose de visiter la très chouette maison de sa fille, sa propre maison, la piscine, le tennis... Une installation somme toute modeste, puis nous jette à l'hôtel en 4x4. Merci vieux.

Séance photo dans Ambalavao. Quelques maisons Betsileo, le vétérinaire, un monsieur qui croyait que la photo sortait de mon chapeau et qui me donne son adresse, je cite : " Donne ton adresse - Robert - Ambalavao " Elle est pas arrivée la photo !

Le marché aux zébus : une immense place en terre rouge qui domine la ville et se remplit deux jours par semaine.

Sur le retour, je croise une horde de furieux en forme de cercle au centre duquel se déroule un combat de coqs. C'est pas beau à voir mais j'ai quand même fait des photos. Y'a même des jockeys qui " drive " leur champion, l'arrose pour qu'il reste frais et crache sur l'adversaire pour le perturber. Ils devraient les mettre en short. J'ai pas tenu jusqu'au bout, ça donne la gerbe.

Mardi 25 mai

Au saut du lit, nous croisons la route d'un québécois qui monte dans un taxi brousse, quoi de plus normal. Sauf que le taxi brousse le conduit à l'aérodrome où l'attend un monomoteur. Monsieur est pilote de brousse. On l'accompagne pour le fun.

Déjà la route qui conduit à l'aérodrome augure d'une magnifique installation. En effet, c'est de toute beauté. Deux sillons rouges tracés au milieu de la brousse, entourée d'une chaîne montagneuse. On se croirait carrément dans la savane africaine, dans une des ces grandes réserves naturelles, en plein safari. Manque plus que les lions, les zèbres et le tour est joué.

Tous les gamins du coin se massent autour de l'engin pour observer les préparatifs. On part pas avec eux, malheureusement, mais c'est quand même très excitant. OK tango charlie papi alfa - niveau d'huile - parachute - top décollage pour une drôle de balade au dessus de la grande île.

C'est pas tout ça mais qu'est ce qu'on fait maintenant. Plus de taxi brousse pour nous conduire à la rivière et notre sortie baignade qui tombe à l'eau. Heureusement qu'Adrien

a plus d'un tour dans sa casquette et qu'il nous déniché deux VTT de compétition et un vélo pourri pour sa pomme.

La piste aussi est pourave, normal. Le paysage est trop top. Pendant qu'on se la coule douce sur nos selles à suspension, l'autre il en fait voir de toutes les couleurs à son fion. Ça doit au moins être une selle en bois. Mais c'est rien à côté des escadrons de la mort que nous croisons, transportant à dos de vélo pour environ 130 kg de sacs de riz maintenus par le saint esprit. La montée, c'est trop pénible, et la descente c'est trop dangereux.

Deux heures plus tard, on laisse les vélos au pied du Mont Sacré chez une charmante famille malgache dont la moitié nous accompagne au sommet. Paraît que la haut la vue est plutôt chouette et qu'ils enterrent leurs morts.

On a pas vu beaucoup d'os. Zon du être volés par des voleurs d'os. Pourtant on a bien cherché, rampé, grimpé, escaladé, sauté, pris des risques incalculés, bafoués des fady et violés la montagne. Y'a pas plus d'os que de clés et encore moins de tigres. On a dû se tromper d'émission.

On redescend tout penaud et les gamins filent pieds nus plus vite que flèche bleue alors que ça pique dru. Au passage, ils trouvent même le temps de faire un petit détour pour nous cueillir des goyaves. En bas, la maman nous attend avec ses rejetons et on fait une photo de famille. Une gamine est toute fière de nous apprendre à piler le riz avec un poteau en bois 3 fois plus grand qu'elle.

Demi-tour, même route, même combat, sauf qu'à la fin on y voyait queudale et qu'à la toute fin on s'est tapé une bonne bière.

Mercredi 26 mai

C'est l'anniversaire de ma sœur, alors joyeuse anniversaire ma sœur. Ce matin, je me suis levé à 6h00 pour aller voir mon banquier. A 8h15 le tour est joué et à 10h30 la madame de l'hôtel me fait un grand sourire. Je viens de régler la note. Flo fait des achats souvenirs tandis que je file à la poste porter les dernières cartes pour la France. La poste malgache, ça vaut son pesant d'estropiés et de beubeu en tous genres. 25 minutes pour me vendre 10 timbres alors que j'étais absolument le seul client.

Avant de partir, on mange du riz avec des bouts de viande, Adrien nous fait remplir son livre d'or, nous offre un porte-stylo en pinus veritabulus, et nous jette dans la cabine d'un camion en partance pour là d'où qu'on va.

Le camion démarre. Une minute plus tard, le camion s'arrête. Le chauffeur et son copilote déguisé en flic vont manger. Une demi-heure plus tard, la côte est raide et on avance pas. 30 km/h de moyenne alors que la route est vraiment nickel.

Tiens, des sacs de riz sur le bas côté. On nous fait signe. Le camion s'arrête. On charge le riz à dos d'homme et quand y'en a plus, y'en a encore plein le grenier.

Une heure plus tard, le petit manège est terminé, le camion repart mais on avance toujours pas. Ça nous laisse le temps de voir le paysage se transformer doucement en savane africaine : de l'herbe sèche, des arbres nus et des cailloux, quelques montagnes au loin, très loin.



Le chauffeur nous propose une petite rasade de rhum coca, paraît que ça tient éveillé. En tous les cas c'est pas très rassurant. Avec son pote du camion qui nous suit depuis le début, ils s'offrent même un " petit laps de temps " pour liquider la bouteille. Les routiers sont sympas.

La nuit tombe mais monsieur se décide pas vraiment à allumer ses phares. De toute façon ça change rien étant donné qu'ils n'éclairent pas grand chose. Petite pause avant l'arrivée à Hioshy pour demander à un promeneur solitaire si la police est dans les parages. Apparemment oui car il prépare un petit billet de 10000 qu'il glisse soigneusement au milieu des papiers du véhicule.

On arrive à la station de taxi brousse. Un guide s'improvise pour nous conduire à l'hôtel recommandé par Lonely Planet à l'époque où ça ressemblait peut-être à un hôtel. Aujourd'hui, c'est moche, sale, triste et surgelé !

Jeudi 27 mai

On se casse de l'hôtel en deux coups de cuillère à pot. La banque épuise le stock de voyageurs en moins de 35 minutes, bel exploit. Le taxi brousse nous embarque à moitié de force. Il nous attendait devant la banque. Cool, on est pas serré, bien placés pour les photos et le chauffeur a le Fangio qui pousse. La route s'arrête nette et sans bavure. Le bitume est devenu poussière et quelques cratères sont sortis du néant, mais on fonce toujours autant. La piste traverse un haut plateau en forme de savane et y'a tout simplement rien que du rien avec un peu d'herbe sèche et des tas de terre en forme de fourmilière. Un petit détour d'une demi-heure pour déposer un pote et ses sacs de ciment au village d'à côté et nous revoilà en piste. A la fin, la poussière redevient bitume et la route entre dans Ranohira.

Dernière chambre libre, c'est pour nous. Renseignement sur la visite du parc, choix d'une randonnée, ça merde. Notre budget n'est pas tout à fait au point et faut qu'on appelle le banquier pour vérifier qu'il accepte de échanger du liquide contre une carte Visa.

14h00, ouverture de la poste

14h40, arrivée de l'opérateur téléphonique

15h30, on a réussi à nous passer une communication BLU via un relais téléphonique basé à Fianarantsoa. C'est bon, on pourra faire le plein de brouzoufs dans quelques jours. Ils sont quand même super bien équipés dans ce pays. Ça a son charme, mais en attendant y'a la queue grave de grave pour téléphoner.

Après, on a préparé notre excursion, fait quelques emplettes, puis une petite balade crépusculaire dans la brousse, pris une douche dépoussiérante et des forces pour demain.

Vendredi 28 mai

7h00 - petit déjeuner

7h15 - départ en 505 break. On embarque du renfort au cas où la voiture tomberait en rade sur une piste plus que mauvaise, surtout pour une 505 break trop chargée.

8h00 - nous marchons à travers la savane vers une impressionnante falaise nantie de deux grosses entailles, les fameux canyons. A droite, celui des Rats, à gauche, celui des Makis, notre objectif. Nous longeons un ru limpide, tapissé de sable fin et abritant une végétation tropicale. Le ru entre dans le canyon. En fait, il en sort et c'est nous qui entrons. Les falaises grimpent verticalement de part et d'autre, formant un long couloir, étroit et sinueux. Il fait frais. Contrairement à nos attentes, le canyon n'est pas aride et sec. Au contraire, c'est très humide, l'eau suinte des parois, se regroupe en douche du roi ou en piscine de la reine, les parois sont couvertes de mousse et de végétation exubérante qui se porte plutôt bien. Le sol est couvert de sable et tapissé de rochers. On dirait même que c'est aménagé pour faire exprès d'être beau.

On quitte le canyon pour partir à la recherche des lémuriens. En voilà deux beaux spécimens, tout blanc avec une tête à moitié noire. J'aurai pu les prendre en photo si mon appareil n'avait pas fait son petit caprice au même moment.

On commence l'ascension, un peu raide et beaucoup caniculaire. Mais le rythme malgache est un peu lent et beaucoup tranquille. Ça va passer, ça va passer ! Pause au sommet, un coup d'œil sur le paysage qui s'étend à perte de vue, un autre sur l'appareil photo, une petite claque pour soigner son caprice et c'est reparti comme en 40.

On s'est mis à traverser une espèce de plateau perché tout là haut là haut, et qui fait pas tout à fait comme les vrais plateaux parce qu'il arrête pas de monter et de descendre. Bien sûr, il fait encore plus chaud, le paysage est hallucinant, les pics rocheux sont trop balèzes, c'est gigantesque et on est tout petit. On fait le forcing jusqu'à la pause casse croûte au bord de la rivière, sous les palmiers, au frais... Ensuite, on file vers les piscines naturelles : sortir du lit de la rivière, remonter vers le plateau et le traverser sous un soleil de plomb. Pas facile les vacances. Nos efforts sont récompensés par la vision surnaturelle de la pub Tahiti douche. C'est tout pareil : l'eau limpide, la cascade, les rochers, les fougères, les palmiers... Il manque plus que la fille à poil.

Après on remonte une dernière fois sur le plateau avant d'entamer la descente vers le village. Et comme le veut la tradition, la bière coule à flots, mais Flo n'aime pas la bière, quel dilemme.

Samedi 29 mai

A six heures je fais le pied de grue devant l'arrêt des minibus Tana-Tuléar. Le premier qui s'arrête est trop chargé. Le deuxième nous embarque. On décolle à sept heures. Il fonce, la route est clean.

On passe la ville champignon du saphir. Au cœur d'un vallon, la ville s'étire de chaque côté de la route, les petites baraques de bois sortent de terre plus vite que les pierres précieuses, ça grouille, ça discute, ça négocie. On file. Plus ça va et plus le paysage est aride et désertique. A part trois brins d'herbe, cinq bouts d'arbres et 25 000 termitières, y'a pas âme qui vive.

Arrivés à Tuléar nous cherchons la station de taxi-brousse, c'est pas chose facile. Tout le monde nous indique une direction différente. Finalement c'est le bus qui vient à

nous. Cool, on ne va même pas attendre. Tu parles, il profite de l'arrêt pour faire le plein de gasoil avec des jerricanes, monter une dizaine de personnes supplémentaires et discuter. Une heure plus tard on fait cinq cents mètres avant de charger une douzaine de personnes. Deux minutes plus tard la police de la route dresse un PV au chauffeur qui s'énerve presque, événement rarissime dans la vie d'un malgache. Pour se calmer les nerfs il va boire son café. Tranquille. Après on aborde un tronçon de piste délicat dans le sable. En fait, c'est pas un tronçon, c'est tout simplement la piste qui va à Ifaty. Trente kilomètres en une heure trente, assis sur des cubis de vin rouge qui commencent à fuir, le futsal trempé tout tâché. Bienvenus.

L'escale obligée des voyageurs a revu ses tarifs à la hausse. On choisit un bungalow en bambou tressé. C'est plus rustique, plus typique et très bon marché. On est à deux pas du bar et à dix de la plage, que demande le peuple ?! Ce midi c'est trop tard pour déjeuner, alors on se tape du poisson frit et des bananes, chez la madame installée sous l'arbre. C'est bon.

La plage est chouette sauf qu'on n'a pas le temps d'arriver qu'un défilé de vendeuses en tous genres, de guides de toutes sortes vient nous proposer des souvenirs et des balades. Tout le monde fait du business, tout le monde est guide de la forêt, guide de la mer ou guide du pique-nique. L'agression suivante, ce sont les néons bleus du bar qui nous explosent la tête. La dernière agression c'est la musique très forte, très très répétitive et d'une qualité sonore très très très merdique. Par contre la bouffe est plutôt bonne et pas chère. Pour vingt cinq francs tu as deux belles langoustes grillées et une belle dose de riz cantonnais. Pour trois francs de plus, tu as même la banane flambée au rhum Saint Claude.

Ici pas de doute, c'est le rendez-vous des vieux célibataires vazahas en quête d'une malgache facile et souvent bien roulée. Au début ça fait un petit choc, et puis vite on regrette d'avoir emmené sa copine dans sa valise. Aïe, je vais me faire engueuler !!

Dimanche 30 mai

Le business fonctionne bien. A 8h00, la pirogue à voile quitte la plage en direction de la barrière de corail. Au programme, petite plongée en eau tiède au milieu d'un aquarium naturellement géant tapissé de coraux. Pas besoin de bouteilles, tous les poissons sont à nos palmes.

L'après-midi, on glande un peu en faisant du business sur la plage.

On a changé de bungalow à cause de la musique. C'est pas plus mal parce que maintenant c'est deux fois moins cher, on est carrément sur la plage et la musique de merde a cédé la place au doux clapotis des vagues.

Le soir, on bouffe sur la plage mais c'est plutôt mauvais.

Lundi 31 mai

Trouver un téléphone. C'est votre mission si vous l'acceptez. Celui du Bamboo est en panne et ça tombe mal. Faut se taper 3 km pour aller aux Dunes. Sur la route on croise la

fameuse forêt de Baobabs. Osons, osons ! Privés de guide, nous pénétrons quand même au milieu d'un savant mélange d'arbres difformes et de cactus singuliers. Les baobabs ne sont pas immenses, mais plutôt costauds et trapus, genre bien large du tronc avec des toutes petites branches en forme de racines. On dirait qu'ils sont plantés à l'envers. En tous les cas, Flo à l'air mince à côté d'eux !

Aux Dunes, le téléphone fonctionne et après une petite discussion avec Air Madagascar on décide de rentrer à Tana en avion et de prolonger notre séance balnéaire jusqu'à dimanche. Pour fêter ça, on a rien fait de la journée.

Mardi 1er juin

On chope la navette en forme de camion qui nous dépose une heure plus tard devant la banque. La banque est ouverte. La banque accepte les cartes Visa. Il faut 35 minutes pour téléphoner en France et vérifier que la carte appartient à un honnête homme. Il nous manque environ 400 francs pour finir la semaine. On demande 400 francs. Flo part en repérage à Air Madagascar. Flo revient en 5ème vitesse. Air Mad n'accepte que la Master Card. Y'a plus qu'à redemander du liquide au banquier. Dommage, il est 11h25, la caisse vient juste de fermer et n'ouvrira pas avant 15h00. Y'a plus qu'à attendre. En attendant donc, on va acheter les billets d'avion avec l'argent qui nous reste. Et, Ô coïncidence étrange, au franc près, on a pile poil de quoi payer. Et on a plus rien pour bouffer.

Heureusement que les grands hôtel font également office de banque. Y'à une petite commission de 8% mais on est plus à ça près. Sauf que y'a même plus assez d'argent dans la caisse et que le patron est parti bouffer. On change quelques dollars histoire de pas mourir de faim.

A 14h30, le défilé des employés commence. Pas zélés les malgaches. C'est un spectacle intéressant. On dirait que les agents sont choisis sur des critères physiques. En gros, plus tu accumules les handicaps et plus tu as de chances de te faire embaucher. Des éclopés, des boiteux, des larves, des lobotomisés et des vieux. Une banque qui fait du social, c'est rigolo ! Ensuite, vient le deuxième critère de sélection : compétences professionnelles et vivacité intellectuelle. Autant vous dire que le DRH a pas dû inventer le fil à couper le beurre pour choisir des zozios pareils et aussi mal dégourdis, parce que question inefficacité, ils assurent trop grave. J'allume une clope, ensuite je transporte un papier d'un bureau à un autre et je recommence l'opération dans l'autre sens toutes les 5 minutes, je classe un chèque pendant une demi-heure, je te passe ma calculatrice, prête moi ta machine à écrire, oui mais donne moi encore une clope. Enfin, une dame assez forte et malgré tout plus dynamique que ses confrères, s'intrigue de ma présence dans la banque. Je lui explique l'histoire, elle comprend l'histoire, mais décide quand même de rappeler en France au cas où je me serai volé ma propre carte entre midi et deux. Bref, à 15h30, j'ai le fric, on se tire, et on part à la quête d'un bus de brousse.

Justement, en voilà un qui ressemble plus à un convoi cellulaire, un transporteur de fond, une bétailière, qu'à un bus. On est projeté au milieu et tout le monde commence à nous écraser, à crier, à cracher, à pousser, à transpirer et à puer. Quand y'a plus de place, y'en a encore qui arrivent à passer par les fenêtres, à escalader les bancs et à se

glisser au milieu de ce gloubiboulga humain. Et quand on croit que cette fois c'est bon, que y'a vraiment plus aucun interstice à combler, que le vide a été chassé de ce bus, on entend d'affreux hurlements qui nous pètent la tête : " Escuse euh M'sieu. S'il vous plaît M'sieu avancez. Escuse euh Ms'ieu ! " Une heure plus tard on décolle et on se chope la traditionnelle contravention pour excès de charge pondérale. Après, on décolle vraiment : nos corps bougent et se mélangent au rythme des ornières et des crevasses, s'emballent au son des klaxons et de la puissante motorisation, s'enivrent dans les vapeurs de gasoil, les fragrances de sueur, les relents de poissons et surtout dans cette indescriptible odeur malgache tout à fait puante. C'est presque planant !

On est quand même arrivé vivant jusqu'à la douche.

Moralité : c'est bon de vivre ces moments de crasse pour mieux apprécier les bienfaits du shampoing

Timoteï aux écorces d'orange pour cheveux abîmés. Et dans la foulée, on se fait violence au super resto du Vovo Telo, parce que mine de rien, on le vaut bien.

Mercredi 2 juin

On a beaucoup de mal à se remettre de notre rude journée en ville et on enchaîne les plans zen : plage, sieste, déjeuner, sieste, plage, baignade, plage, douche, apéro, dîner, digestif, dodo...

Jeudi 3 juin

Le vent souffle du Sud, on part vers le Nord et ça tombe plutôt bien. Daniel et son équipage nous emmènent pique-niquer quelques langoustes grillées sur la plage d'Amboulmeilak. Au portant, la pirogue nous démontre l'étendue de ses capacités. Deux morceaux de Balsa, quelques branches de Vaovi et un grand drap. Qui aurait pensé que cet engin pouvait aller aussi vite ?

Avant d'arriver, on fait une pause pour explorer les coraux et la faune locale.

On arrive sur la plage, dans une petite crique au milieu d'une mangrove, au pied des dunes. Ça fait comme un coin de paradis en forme de lagon. Les pêcheurs ne sont pas encore revenus et on en profite pour visiter le village avant de repartir au campement allumer le feu, préparer le riz, la petite sauce curry et se prélasser dans l'eau chaude et limpide du lagon.

On a 10 fois trop de poissons et deux belles langoustes. Je ne sais pas comment on la prépare chez nous mais voici une excellente recette malgache :

Prendre deux langoustes de taille moyenne et les placer sur le plat d'une pagaye de pirogue en balsa. A l'aide d'un bâton ramassé dans une mini mangrove, frapper fermement sur le dos d'un couteau plutôt costaud, dont la pointe est placée au niveau de la tête et le manche au niveau de queue. Si vous avez bien travaillé, les langoustes sont coupées en deux dans le sens de la longueur. Enlevez le caca de langouste si vous n'aimez pas le caca. Arrosez largement la chair de sauce " curry, ail, oignon, huile, sel, poivre ". Placez le tout sur une grille et placez le tout n°2 sur un feu au charbon de bois d'eucalyptus. la

cuisson est assez rapide, environ 10 minutes. Y'à plus qu'à passer à table. Pour dresser le couvert : étendre une voile de pirogue sur le sol et s'y installer en cercle. C'est délicieux.

On débarrasse et on s'en va. Le vent de Sud a encore forcé et comme on va au Nord ça tombe plutôt mal. Et comme la pirogue à voile ça marche bien au portant mais c'est ridicule au près, il nous faut tirer un bord mémorable vers le large, à l'aide des perches que nos hommes de main se tuent à planter sur le fond marin. Et comme y'a que 3 perches et qu'on est 5, on ne fait rien pendant que les autres en chient comme des malades, surtout à la fin. Sauf qu'à la fin, on a mis les voiles, et qu'en raison d'un aléa purement technique on a dérivé pendant 10 minutes, perdant ainsi une partie du précieux terrain gagné à la sueur de leurs fronts. La navigation fut brève, sportive et très humide. Si bien que finalement nous arrivâmes sains et saufs.

#### Vendredi 4 juin

Le vendredi ressemble étrangement au mardi. A chaque fois qu'on fait un truc éprouvant, le lendemain, poufff, on s'offre une journée de repos. On est quand même aller goûter le poulet à la vanille de la grosse Micheline. Elle bassine tout le monde avec son poulet à la vanille, c'est devenu une institution. Alors on a voulu essayer. Pendant le repas on a droit à tout un tas de commentaires : et le poids du poulet, et la quantité de riz, et le prix des gousses de vanille, et je sais faire ci, et les autres c'est comme ça, et moi c'est mieux qu'eux, et patati, et tu nous fatigues grand mère. En plus ton poulet, il se mange mais y'a pas de quoi se taper le cul par terre.

Pour digérer, je suis retourné voir les baobabs et les cactus avec le Suisse de la Croix Rouge qui revient du Soudan. Le reste de la journée fut éprouvant.

#### Samedi 5 juin

Comme c'est le dernier jour, faut qu'on se magne de finir tous nos travaux en cours :

Travaux photo,  
Bronzage à gogo,  
Baignade dans l'eau,  
Massage coco,  
Sieste et enfin repos

Les photos c'est facile, y'a qu'à demander, tout le monde en veut : les gamins posent, les pêcheurs ne se font pas prier, notre piroguier préféré commande une photo de famille.

Séance photo de famille : dès que j'arrive dans la petite case, c'est branle bas le combat pour apprêter les gamins, recoiffer la petite famille, mettre des vêtements "propres", maquiller les femmes, sortir les bijoux, sans oublier la montre miniature dorée à l'or fin du petit dernier. Tout le monde en rang, l'air grave et sérieux, clic-clic c'est dans la boîte.

La case de Daniel ressemble à notre bungalow sur la plage, sauf que lui vit avec une femme et 4 gamins, dans 10 m<sup>2</sup> c'est moyen. La maison, c'est surtout pour dormir et entreposer quelques affaires. Mais la plupart des activités se déroulent à l'extérieur.

Massage coco n'est pas venue me voir. Dommage, elle était charmante et j'avais justement une contraction musculaire dans le bas du dos.

Ce soir, c'est notre premier bal poussière, paraît que c'est pittoresque. On y va avec la famille de Daniel. Heureusement car on y voit comme dans un four. La musique guide nos pas et se rapproche en même temps, c'est bon signe. Par contre le son s'amplifie et se dégrade en même temps, c'est mauvais signe. Un groupe live planté sous un arbre au milieu d'un champ distille une musique " sapik ". Aïe, ça pique les tympans leur machin. Tout sonne faux : la pseudo batterie en carton qu'on dirait des barils de lessive, le guitariste héros qui connaît 3 notes mais qui les joue super vite, le bassiste qui serait pas là que ça changerait rien au concert, la chanteuse qui grésille dans son micro, l'ampli bricolé avec des bouts de ficelles qui déforme plus qu'il n'amplifie, et les enceintes qui accentuent et restituent cette déformation. Bref, c'est n'importe quoi, mais tout le monde s'en fout et tout le monde s'éclate. Les petits culs se trémoussent gentiment, les bassins se cambrent, les hanches se déhanchent, les filles provoquent, les mecs répliquent, les alcoolos font le spectacle, les videurs calment les ardeurs, les convives arrivent à dos de zébus et la fête continue tard dans la nuit.

Au bout d'une heure on a failli se laisser prendre à leur petit jeu de danse mais on a eu peur de se fracturer le bassin ; la veille du départ ça la fout mal.

Dimanche 6 juin

Daniel nous cueille au saut du lit pour vérifier que tout se passe bien. La navette part dans moins d'une heure pour Tuléar, juste le temps d'enfiler 2 ou 3 beignets et de saluer quelques vieilles connaissances. Au loin, le bal poussière continue son show.

On embarque dans un vieux coucou de l'armée, un truc bien costaud et adapté à l'état des routes malgaches. Dernières secousses, dernières vues sur la mangrove, la barrière de corail, les baobabs, les cactus, les zébus, les biquettes, les cases...

A Tuléar, l'attente commence et on commence par compter nos sous pour savoir si on a le droit de manger ce midi et si on peut prévoir des sandwiches pour ce soir. Après, on chope un taxi, on chope un avion, on atterri à Tananarive, on recompte nos sous et on se tape un sandwich. Passionnant. Plus que 14 heures et c'est le début de l'enregistrement des bagages. Dans 17 heures l'avion décolle.

Deux filles nous abordent pour qu'on leur poste du courrier en France. Ça n'a pas l'air trop risqué, y'a pas de piège, elles sont charmantes et on est des bons vazahas.

Les filles prennent congés. Une heure plus tard, les filles reviennent. " Excusez moi, mais on a pensé à vous sur la route et on s'est dit que toute la nuit à l'aéroport c'est pas possible ". Vous avez raison les filles, c'est vraiment pas possible.

C'est comme ça qu'on a passé notre dernière nuit malgache chez deux charmantes jeunes filles.